

24 images

24 iMAGES

Vivre sa vie

Katia Ismaïlova de Valeri Todorovski

Gabriel Landry

Number 77, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25092ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Landry, G. (1995). Review of [Vivre sa vie / *Katia Ismaïlova de Valeri Todorovski*]. *24 images*, (77), 47–47.



Katia Ismailova (Ingeborga Dapkounaite)

VIVRE SA VIE

par Gabriel Landry

«Le Cœur demande le Plaisir – d’abord – / Puis – une Raison de ne pas Souffrir»¹, on me permettra d’entendre la belle voix, jongleuse un peu, d’Emily Dickinson, où des critiques avisés retrouvent Dostoïevski: c’est qu’il y a chez l’héroïne touchante de Valeri Todorovski beaucoup de cette manière de parler pour aller à l’essentiel, mais à peine et tout juste, comme en sourdine et du fond d’une lointaine solitude, en restant au bord du silence². Cette réserve qui ressemble à de la timidité dissimule pourtant chez Katia Ismailova une vie intérieure des plus intense. C’est à cette intensité que s’attache la mise en scène de Todorovski pour ce deuxième long métrage qui, en souscrivant aux conventions minimales du polar (un cadavre — qui en appelle un autre —, un complice, un flic, des aveux), n’en reste pas moins un film sur la passion amoureuse et un très émouvant portrait de femme.

Le tout premier plan-séquence du film en révèle le sujet magnifiquement: derrière la feuille blanche qui s’abaisse devant nous (mais c’est comme si un rideau se levait) puis glisse vers la droite en se laissant avaler par la machine à écrire dont on entend les frappes, lentement apparaît le beau visage absorbé de l’héroïne. Katia Ismailova est occupée à retranscrire un manuscrit dont on apprend aussitôt qu’il n’est pas son

œuvre, car la caméra opère dès après ces premiers instants un travelling qui permet d’introduire les autres personnages, cependant que Katia est restée assise et que la mise en scène fait comprendre, déjà, que (les apparences étant parfois trompeuses) la jeune femme est au commencement de cette histoire dans la position du second couteau: dactylo assujettie à la corvée par une belle-mère despote dont elle met au propre les intrigues par-dessus le marché dénuées d’intérêt. La suite de l’histoire sera celle d’une (re)conquête d’une vie meilleure, à travers l’amour puis par devers les autres, en somme l’appropriation urgente d’une vie-fiction dont le tracé est à réinventer, sous peine de ne pouvoir jamais suivre sa pente.

Katia Ismailova est l’histoire d’une tentative de refaire la vie, de la remettre sur la voie du bonheur. C’est conformément à cette volonté de changement que l’héroïne et son amant réécrivent, en en détournant l’issue, le roman laissé en plan par la belle-mère. Jeune femme éprise d’absolu, Katia ne saurait se satisfaire de la piètre condition qui est la sienne au moment où commence pour nous son histoire. Elle aspire à une liberté et un bonheur entiers, deux choses qu’initialement elle ne reconnaît ni dans sa vie ni dans les histoires qu’on lui raconte. Il faut donc s’arracher à cette trajectoire faussée, remplir soi-même la feuille blanche: Katia

Ismailova n’est rien moins que l’héroïne qui cherche à disposer de son destin, c’est-à-dire, en l’espèce, à faire sa propre mise en scène. C’est un personnage d’une solitude assez rare, à côté duquel les autres sont irrémédiablement relégués au second plan, voire carrément éliminés. Une exception: Romanov, le juge d’instruction, personnage moins «secondaire» en ceci qu’il peut être vu comme le double antithétique de l’héroïne, qui se satisfait de la distribution des rôles dans ce théâtre de l’existence. Alors qu’on attend de lui qu’il fasse la lumière sur ce double homicide (et projette du même coup l’éclairage sur les motifs de la mise en scène), c’est, littéralement, l’homme qui laisse courir³ en toute connaissance de cause.

Fluidité d’amples mouvements d’appareil (dans et autour de la datcha, lieu du crime et lieu d’amour), feutré des ralentis ou érotisme de plans dénudés, la caméra de Todorovski excelle autant à recréer la poignante atmosphère et la sensualité du film noir qu’à révéler une intériorité en en préservant le mystère⁴. *Katia Ismailova* est à la hauteur de son héroïne, dont l’intensité en effet reste intacte, et perdure au-delà du tragique et du sombre qui viennent rattraper ici le livre en cours de la vie. ■

1. «The Heart asks Pleasure – first – And then – Excuse from Pain –».

2. Les silences comptent justement beaucoup dans ce film d’où paraît supprimé tout bavardage (on élimine à dessein deux bavards) et où les dialogues posent sur le non-dit une partition avare.

3. Romanov laisse courir les coupables autant que les lapins, ou les uns comme les autres; voir l’épisode où il raconte à Katia qu’il a refusé un jour de tuer une portée de lapins.

4. Notamment par des plongées où se laisse contempler le corps étendu de l’héroïne.

KATIA ISMAÏLOVA

Russie 1994. Ré.: Valeri Todorovski. Scé.: Alla Kristina, d’après une nouvelle de M. Cheptounova et S. Govotoukhine. Ph.: Sergueï Koslov. Mont.: Hélène Gagarine, Alla Strelnikova. Mus.: Leonid Dessiatnikov. Int.: Ingeborga Dapkounaite, Alice Freindlikh, Vladimir Machkov, Alexandre Feklistov, Youri Kouznetov. 88 minutes. Couleur. Dist.: France Film.